

Recueil de nouvelles sur le thème de

« LA MER »

Ecrit par le Club Auteurs
Edilivre Poitou-Charentes



Sommaire

La reine des remparts – <i>Madeleine AIRAUD</i>	5
En arctique – <i>Hélène GUILLET</i>	11
Les perles de Lud – <i>Pierre GODARD</i>	17
Le destin de Léonie la repentie – <i>Pierre FABENE</i> ...	25
Mer, rêves ou cauchemars ? – <i>Guy PAILLIER</i>	33
Rendez-vous sur l'estran – <i>Nathalie CHASSIN</i>	41
La mer, cette chose... – <i>Pierre JACTAT</i>	47
La faille – <i>Pierre-Louis DELVAUX</i>	57
Une randonnée mer... veilleuse ! – <i>Louis DELAVault</i>	65
Il s'agissait de voir la mer – <i>Geneviève HUGUES</i> ...	73

La reine des remparts

Madeleine AIRAUD

Cela se passait à La Rochelle, avant la dernière guerre, lorsque les chantiers navals s'étaient étalés devant la tour de la lanterne.

Sur le port, de marée haute, les sardiniers et autres bateaux de pêche étaient attendus avec impatience.

La mère Leduc, avec sa grande charrette, arpentait les rues en criant :

« A la fraîche ! A la fraîche ! A la bonne sardine mesdames ! »

Et les ménagères se bousculaient autour de l'étal...

Près des chantiers vivaient une vieille sans âge...

On avait l'impression de la connaître, ainsi, depuis toujours.

Difficile de s'imaginer qu'elle avait été une jeunesse avec de l'espoir et de l'amour au cœur !

Elle portait sur elle...oh... bien cinquante années de crasse de misère, et de solitude.

Pas très grande, ficelée dans des haillons trouvés, au hasard, parmi les détritrus, elle poussait un antique chariot de bébé. Dedans... les bouteilles de vin indispensable à sa survie ; et ce qu'elle pouvait glaner sur les quais : poissons, pain dur, fruits tombés d'une charrette.

On l'appelait la « Reine des remparts », car c'était là qu'elle avait élu domicile.

Elle y dormait à l'abri d'un mur, sous un toit de vieilles toiles données par un voilier en mal de générosité.

L'hiver, les calfats la laissaient s'approcher du braséro sur lequel ils faisaient fondre la poix pour calfater, avec de l'étoupe, les « blessures » des bateaux en cale sèche.

Ce qui intriguait les ouvriers des chantiers, c'est qu'elle ne s'absentait que très vite, le matin, pour quérir un peu de nourriture. A son retour, elle s'asseyait sur les remparts, et guettait la mer, des heures durant, buvant... buvant... à en tomber.

Lorsqu'un trois-mâts apparaissait, elle se mettait debout, au risque de dégringoler et de se tuer sur les pierres du môle. Elle restait là jusqu'à ce que le bateau ait affalé ses voiles et jeté l'ancre.

Son guet, alors, reprenait...

Les yeux brûlés par les embruns, le soleil, la réverbération, elle veillait jusqu'au soir.

Un jour qu'ivre de vin, d'attente et de fatigue, elle s'était endormie sous son auvent de misère, un calfat curieux s'était approché d'elle. Voyant un papier dépasser d'un trou de son manteau, il l'avait tiré.

C'était une lettre.

Les hommes du chantier, cachés derrière une coque en radoub, écoutaient l'ouvrier lire en ânonnant.

Elle était datée... quarante ans auparavant !...

Elle venait de Dakar, et, en résumé, disait à peu près ceci :

Ma Jo,

Je serai bientôt de retour. Attends-moi sur les remparts. Lorsque mon trois-mâts apparaîtra à la tour Richelieu, je veux te voir, debout, sur le mur. Si t'es pas là, je saurais te retrouver... Et si t'es avec un autre, je serrerais ta jolie petite gorge jusqu'à ce que l'air n'y passe plus... Tu es à moi, à moi seul, puisque j'ai fait tatouer nos initiales sur mon bras...

A bientôt ! Je t'embrasse, sacrée drôlesse !

Ton Charles pour la vie !

C'était donc cela... Depuis quarante ans elle attendait son Charles !

Ils en étaient soufflés ! Sauf les « durs » (ou soi-disant) qui rigolaient en se tapant sur les cuisses.

Ils remirent doucement la lettre à sa place.

Mais, depuis cet instant, les « sentimentaux » lui glissaient un bout de pain de leur casse-croûte ; l'hiver, ils lui faisaient chauffer son vin.

Ils essayaient bien de la faire un peu parler de sa jeunesse... mais, à force de ne rien dire depuis des années, et de trop boire, sa voix s'était rouillée, et sa mémoire s'envolait un peu plus chaque jour.

Les « vicieux » n'osaient plus tenter une approche : « Des fois que le Charles débarquerait ! »

Or, un matin qu'elle fouinait sur les quais à la recherche de sa pitance journalière, elle se trouve, dans un mouvement de foule, propulsée jusqu'au bord du quai où embarque des forçats, pour l'île de Ré.

Elle manque, même, de tomber à l'eau, et c'est un garde qui la rattrape.

La tête vide, elle regarde, sans les voir, ces hommes enchaînés par deux, embarquant sur le vapeur de l'île.

Mais... ce vieillard traînant avec peine son boulet...

Ce géant voûté que l'on pousse vers le bateau...

Ce bras maigre... Elle le reconnaît !

Le tatouage... un serpent... deux cœurs enlacés avec les initiales : J.C....

Alors, comme une folle, elle hurle de sa voix éraillée : « Charles ! Charles ! »

La tête rasée se tourne vers elle.

Les yeux n'ont plus d'expression : ni haine... ni douleur... ni compréhension.

Elle répète :

« Charles ! Charles » !

Est-ce quelque chose dans le son de cette voix ?...

Dans l'éclair du regard, soudain lucide ?...

Est-ce le lieu qui lui rappelle sa jeunesse ?...

Toujours est-il qu'au moment où le « Coligny » s'écarte du bord, il la fixe un instant, puis s'écrie, couvrant le bruit du moteur : « Joséphine ! »

Le vent apporte, murmuré, encore une fois : « Joséphine ! »

Un garde le frappe et le fait taire.

Le géant s'assied à côté du compagnon d'infortune dont il partage les chaînes.

C'est fini... Ils sont partis...

La Reine des remparts, Joséphine, immobile, regarde le bateau s'éloigner.

Des larmes tracent un sillon dans la crasse de ses joues.

Les femmes, autour d'elle, aussitôt prêtes à juger et condamner, les femmes, en bloc..., comme ça... se détournent :

« Eh ben ! Ma bonne ! Si j'avais su qu'elle avait été la maîtresse d'un forçat ! »

– Ben dame ! Moi qui ne me méfiais pas d'elle ! Va falloir faire attention à notre porte-monnaie ! »

Les enfants ont repris leurs jeux, vieux comme le monde :

« C'est moi l'garde ! Toi t'es l'voleur ! »

Alors, une toute petite menotte se glisse dans la grosse patte ridée, et une toute petite voix lui demande :

« Pourquoi qu'tu pleures, la vieille ? On t'a battue ? »

Il est là, haut comme trois pommes ; tout souffreteux, avec son ventre ballonné d'enfant mal nourri ; ses cheveux qui n'ont jamais connu le peigne, et ses grands yeux pleins d'innocence.

Elle sert la main minuscule, aussi noire que la sienne et, dans un brouillard, elle qui croyait ne plus savoir, elle sourit au « chéti drôle » !...

Un amant s'en va... Un enfant s'en vient...

Ils sont partis, main dans la main... loin des remparts...

Elle, vidée de tout espoir...

Mais lui... pareil au « p'tit bonheur » trouvé là, au bord du chemin... pour aider à finir la route...

Ils sont partis, main dans la main...

Le p'tit bonheur et l'gros chagrin...